

Le Corbusier, fasciste ou séducteur ?

Le Monde.fr | 03.06.2015 à 15h06

Par Jean-Louis Cohen

Cinquante ans après sa mort, le fantôme de Le Corbusier revient hanter les librairies et jusqu'aux pages de ce journal. André Malraux s'exclamait dans la cour Carrée du Louvre lors de ses funérailles : aucun architecte « *n'a signifié avec une telle force la révolution de l'architecture, parce qu'aucun n'a été si longtemps, si patiemment insulté* », ajoutant : « *la gloire trouve dans l'outrage son suprême éclat* ». Depuis 40 ans déjà, Le Corbusier était en butte aux critiques de toutes les factions politiques.

Il fut considéré au début des années 1930 comme le « *Cheval de Troie du bolchevisme* », alors qu'il était accusé à Moscou de construire une « *orgie de verre et de béton* », le Centrosoyuz, son plus grand édifice jusqu'à 1952. « *Âme d'un complot panbétonnier* » pour le critique du *Figaro* Camille Mauclair, il ne parvint pas à trouver l'écoute de Mussolini, dont conseillers lui suggérèrent d'écarter ce « *luthérien fanatique* ». Après 1945, Frank Lloyd Wright, envieux depuis toujours, verra dans l'Unité d'habitation un « *massacre sur le port de Marseille* », et l'historien de l'art Pierre Francastel considérera qu'il a « *horreur du pauvre* » et qu'il entend le « *dresser* ». Ces attaques redoubleront dans les années 1980, lorsque le discours du postmodernisme se formera en niant toute vertu à l'architecture nouvelle dont il était devenu la figure de proue.

On le comprend, les polémiques n'ont cessé d'accompagner comme une ombre l'œuvre dessiné, bâti ou écrit de Le Corbusier et le poursuivent outre-tombe. Mais les approximations, les amalgames et les outrances ne sont plus acceptables, dès lors que les archives ont été ouvertes. Plus d'un million et demi de correspondances et de manuscrits ont été mis à la disposition de tous par la Fondation Le Corbusier. Ces documents ont nourri des dizaines d'ouvrages aussi rigoureux que passionnants, ce qui n'empêche guère, apparemment, qu'ils soient utilisés de façon instrumentale, partielle et partiale, au service de démonstrations extrémistes.

En cette saison frappée au sceau du cinquantenaire de l'architecte, l'exposition du Centre Pompidou, dont le propos reste opportunément centré sur sa contribution intellectuelle et artistique, a provoqué une efflorescence d'attaques. La plus réussie du point de vue médiatique consiste à faire Le Corbusier le représentant d'un *fascisme français*. Il serait l'égal des hommes d'extrême droite qu'il a fréquentés au début des années 1930 dans la rédaction des revues *Plans* et *Prélude* et pendant les dix-huit mois qu'il a passés dans l'antichambre du régime de Vichy – autant d'épisodes avérés depuis longtemps. Aucune nouveauté dans les documents, et que tous les chercheurs avaient lu depuis 30 ans, en tirant des conclusions bien plus subtiles, informées par leur contexte.

Nul ne nie que Le Corbusier attendait ardemment que ce qu'il nommait l'« *Autorité* » se saisisse de ses projets de réorganisation urbaine. Il avait cru rencontrer cette Autorité chez les industriels de l'automobile, de Citroën à Fiat, chez ceux de la chaussure, comme Bata, et bien entendu à Moscou et Rome. Il élaborait un plan pour le président de la généralité de Catalogne et proposa ses services à Léon Blum en 1936. Au passage, s'il a dans une phrase – une seule – fait l'hypothèse qu'Hitler pouvait gagner la guerre – c'était le 31 octobre 1940, et il n'était

certainement pas seul à le penser, il jugeait le Führer « *atroce* » et son anti-germanisme était bien trop vif pour qu'il soit pronazi.

Ses méandres politiques révèlent sa vision élitiste de la politique. Il partage celle-ci avec beaucoup de réformateurs leurrés un temps par la rhétorique révolutionnaire de Vichy, ou tentant de jouer à l'intérieur du système, et dont certains entreront dans la Résistance. Cette posture ne trahit pas un simple opportunisme, trait caractéristique d'un métier qui ne s'accomplit qu'avec des moyens matériels supposant de fortes décisions publiques. Elle relève de la séduction, car c'est bien là le registre dans lequel opère Le Corbusier. Face aux dirigeants auxquels il entend arracher des commandes, il en intériorise le discours, qu'il reprend à son compte en tentant de les convaincre. Il reprocha ainsi à Staline de ne pas être assez révolutionnaire et donna à Bata des leçons sur la vente des souliers. En dépit de son amitié pour des idéologues réellement engagés dans les politiques pétainistes, c'est dans l'ordre de la séduction qu'il restera à Vichy, sans passage à l'acte politique.

Il n'en va pas autrement pour le prétendu antisémitisme de Le Corbusier, qui ne dépasse guère, celui, banal, des stéréotypes chers aux bourgeoisies françaises et romandes. Il ne s'exprime que dans une poignée de lettres à sa mère. Il apparaît dans sa jeunesse et, après une longue éclipse, en 1940, comme pour compenser le fait qu'il se déclare « contrit » des mesures contre les Juifs. Blâmables, ces propos n'ont jamais été tenus en public, comme ceux de plusieurs architectes parisiens et de tant d'écrivains. C'est son ancien maître Auguste Perret qui présida aux destinées d'un Ordre des architectes contingentant les Juifs et bannissant les francs-maçons et les communistes.

Quant à ériger le « *Modulor* » qui est au centre de l'exposition du centre Pompidou, en entreprise fasciste, engagée par un doctrinaire obsédé par les corps musculeux et hostile au plaisir, c'est faire bon marché de l'hédonisme de la peinture de Le Corbusier, et aussi, faut-il le souligner sa passion pour la chair et les femmes. Système de mesure universelle, le « *Modulor* » s'inscrit dans un projet collectif de modernisation dont les ambitions n'étaient pas autoritaires, même si les méthodes en étaient technocratiques. Ce projet bénéficia du soutien de toutes les forces politiques de la 4^e République. Les grands ensembles qui en furent une des productions fétiches furent mis en place par les résistants qu'avaient été Eugène Claudius-Petit et Pierre Dalloz. Les assimiler systématiquement au totalitarisme est donc une pure imposture.

Jean-Louis Cohen est professeur d'histoire de l'architecture à l'Institut des Beaux Arts de l'Université de New York. Il est l'auteur du livre *Le Corbusier : la planète comme chantier* (Paris, Textuel, 2015) et le commissaire de l'exposition *Le Corbusier, un atlas des paysages modernes* (MoMA, 2013).